

Gouttes d'eau sur pierres brûlantes

Es gibt keine glückliche Liebe

Gouttes d'eau sur pierres brûlantes, France 1999, 90 minutes

André Habib

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59232ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Habib, A. (2000). Review of [Gouttes d'eau sur pierres brûlantes : *Es gibt keine glückliche Liebe* / *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*, France 1999, 90 minutes]. *Séquences*, (210), 59–59.

GOUTTES D'EAU SUR PIERRES BRÛLANTES¹

Es gibt keine glückliche Liebe²

« Il n'y a pas d'amour heureux », clamait l'un ; « l'amour physique est sans issue », prétendait l'autre. C'est dans ce mouvement pendulaire entre l'amour et la chair, tous les deux bornés à leur impossibilité respective, que l'on pourrait situer le film aigre-doux de François Ozon, qui nous avait déjà offert *Sitcom* (1997) et *Les Amants criminels* (1998). Moins décapant que le premier, moins embourbé que le second, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*, adapté d'une pièce de jeunesse de Rainer Werner Fassbinder, est un film à plusieurs vitesses, qui mélange les tons et passe habilement du grotesque à l'émouvant.

Léopold, quinquagénaire charmeur et concupiscent, séduit Franz, un garçon de 20 ans. Le couple fera bon ménage un certain temps, mais tourne très tôt au vinaigre. Anna, la fiancée de Franz, surgit alors dans l'espoir de sauver son amant des griffes de ce Pygmalion, qui réapparaîtra toutefois avant qu'ils n'aient pu fuir. Un curieux triangle se met en place, compliqué par l'arrivée soudaine de Vera, ancienne amante désœuvrée de Léopold qui rajoutera sa goutte d'eau sur ces charbons ardents. Successivement, Léopold aura fait ou fera des gens qui l'entourent ses créatures, soumises à ses caprices et livrées à leurs prisons respectives.

Bien que le film possède suffisamment de scènes légères et frivoles (le numéro chorégraphié, l'arrivée de Vera dans l'appartement), cet irrévérencieux marivaudage se clôt sans badinage. Vera, à la toute fin du film, se retrouve seule et tente d'ouvrir une fenêtre qui ne cède pas malgré ses efforts. Elle finira avec tous les autres personnages de ce drame, prisonnière de son désir pour Léopold, et condamnée derrière ce quatrième mur, celui de la représentation théâtrale et de l'écran de cinéma. La caméra amorçe un *zoom out*, l'image se fige et un tableau, tout droit tiré du pinceau d'un Edward Hopper, se fixe à mesure que la pluie y pose un ultime vernis.

Variation tragique et affriolante sur les thèmes de l'amour-esclavage, de la déliquescence des couples et du désarroi romantique, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* ne donne ni dans le brûlot, ni dans la douche froide. Plutôt, il s'adonne, avec une justesse parfois jouissive, à l'exploration de ce terrain miné que constitue la vie en commun, où l'excitation de la nouveauté cède souvent la place à l'agacement du quotidien et où la parole est un lieu de conflit perpétuel. Si le film met en joie, c'est qu'Ozon souligne à grands traits les jeux de pouvoir et les sous-entendus érotiques, au point de rendre ses pantins du désir caricaturaux et grossiers. Étrangement, c'est en tirant à ce point les fils invisibles qui les lient qu'il parvient à livrer un portrait tendre et rieur, cru et vrai, qui fait la part belle à l'émotion dramatique et au grinçant drôlatique.

D'humeur et d'humour noirs, *Gouttes d'eau sur pierre brûlante* n'est pas sans rappeler certaines dimensions des films de Fassbinder³ : les prisons psychologiques, la déchéance des couples, la franche concupiscence, l'affectation théâtrale. Écrite alors qu'il n'avait que 19 ans, cette pièce ne fut jamais mise en scène par le créateur prolifique qui la considérait inaboutie. Malgré quelques rajouts et ajustements, Ozon a tenté de préserver une tonalité ger-



La franche concupiscence et l'affectation théâtrale

manique à l'ensemble : les intérieurs typiques des années 70, la 4^e de Mahler, des extraits d'Heinrich Heine lus dans la langue d'origine, des chansons allemandes (entre autres, la très appropriée *Traüme*, interprétée par Françoise Hardy). Il a aussi conservé le huis clos de la pièce et une structure en quatre actes, question de respecter la donne théâtrale, de souligner l'emprisonnement des personnages et l'aspect artificiel de la représentation.

Bien qu'il opte plus souvent qu'autrement pour une caméra fixe et frontale, des gros plans, des angles intimes — à la différence d'un Fassbinder qui préférerait des *travellings*, des plans disjoints et des *zooms in* —, Ozon semble partager la prédilection du cinéaste allemand pour des cadrages étouffants. En filmant par exemple un personnage caché derrière une vitre givrée, dans l'axe d'une porte entrouverte, derrière une fenêtre à pluie battante, Ozon parvient à resserrer son huis clos en rétrécissant le champ de la caméra. La présence obsédante des miroirs constitue un autre trait qui lie la démarche des deux réalisateurs. Ils viennent souligner la démultiplication psychologique des protagonistes, incurver les lieux, tout en refermant l'espace filmique sur lui-même. Ce qu'Ozon perd parfois dans le statisme de la mise en scène, il le gagne ailleurs et, surtout, dans le plaisir qu'ont les comédiens à jouer.

Tant par sa technique que par la livraison impeccable des acteurs, Ozon, bien que sur un mode mineur, sera parvenu au vérac par le biais de l'artifice, à l'efficacité filmique par l'économie de ses effets de théâtre. *Prost !*

André Habib

¹ D'après la pièce *Tropfen auf heisse Steine*, de Rainer Werner Fassbinder.

² « Il n'y a pas d'amour heureux », l'un des extraits de poèmes de Heinrich Heine livré dans le film en allemand par Franz, sans sous-titres, afin de souligner la musicalité de cette langue.

³ *Die Bitteren Tränen der Petra von Kant* (*Les Larmes amères de Petra von Kant*), *Chinesisches Roulette* (*Roulette chinoise*), *Despair*, *Querelle*, etc.

France 1999, 90 minutes — Réal. : François Ozon — Scén. : François Ozon, d'après la pièce *Tropfen auf heisse Steine*, de Rainer Werner Fassbinder — Photo : Jeanne Lapoirie — Mont. : Laurence Bawedin — Mus. : chansons de l'époque — Son : Eric Devulder, Jean-Pierre Laforce — Déc. : Arnaud de Moleron — Cost. : Pascaline Chavanne — Int. : Bernard Giraudeau (Léopold), Malik Zidi (Franz), Ludivine Sagnier (Anna), Anna Thomson (Vera) — Prod. : Olivier Delbosc, Christine Gozlan, Kenzô Horikoshi, Marc Missonnier, Alain Sarde — Dist. : Les Films Séville.